



# NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE



Directrice

**ROSA BAILLY**

*Rédaction et administration*

**LES AMIS DE LA POLOGNE**

16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5<sup>e</sup>)

Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96  
Téléphone : Odéon : 82-10

Abonnements

France : 3 fr. par an

Pologne : 2 zlotys



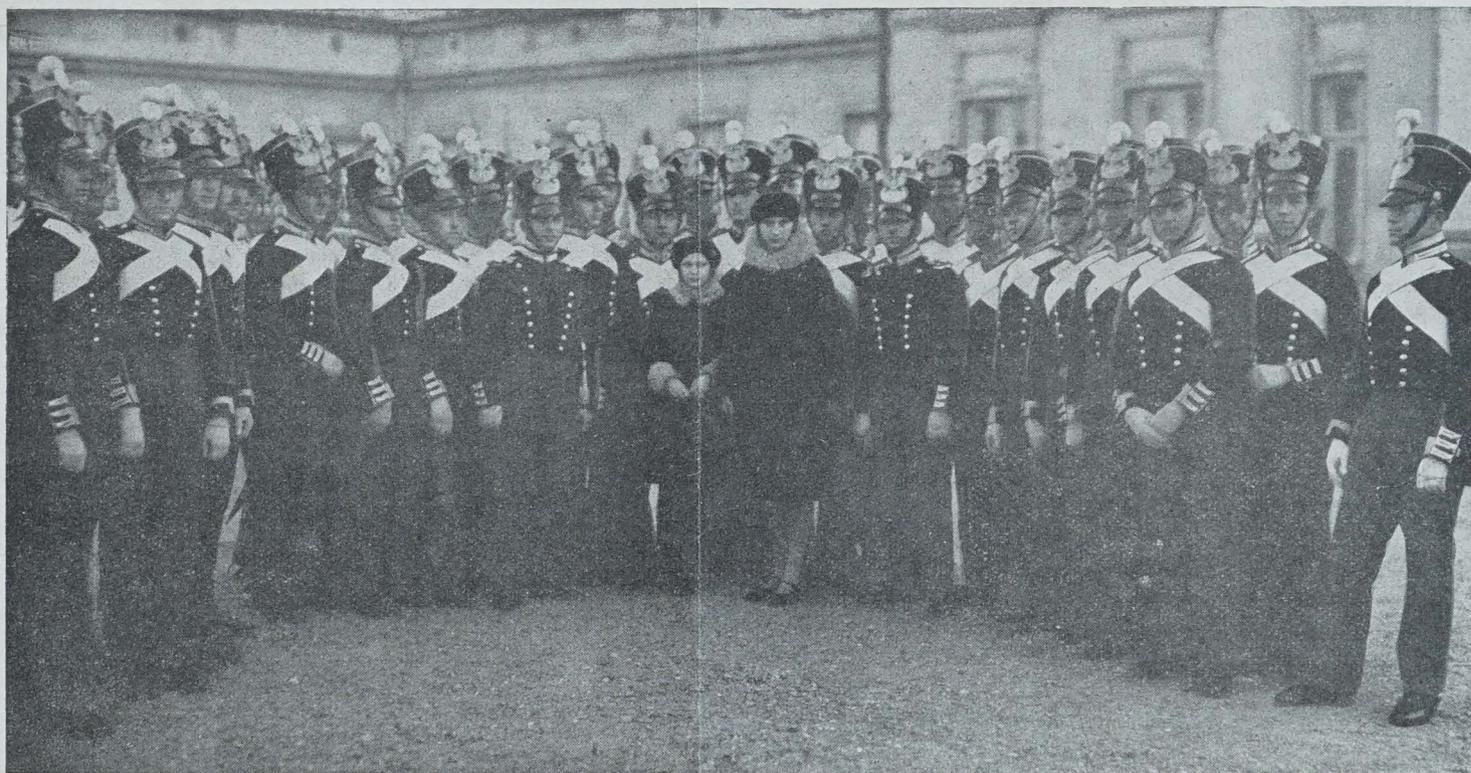
LADISLAWA

B.U.C. LILLE 3



021 947481 9

D



WANDA ET JAGODA PILSUDSKI

*Les fillettes du Maréchal Pilsudski, Wanda et Jagoda, vous adressent leur salut. Vous les voyez ici dans la cour du Palais du Belvédère, à Varsovie, où habite le Maréchal, le 29 Novembre dernier, lors de la Commémoration de l'insurrection de 1831. Les Elèves de l'Ecole des Sous-Enseignes ont porté à cette occasion l'uniforme des vaillants jeunes gens qui s'élancèrent contre le Belvédère où résidaient les oppresseurs russes, il y a cent ans.*

---

## EN LISANT LES JOURNAUX

---

— Le Maréchal Foch a reçu les soins d'un grand neurologiste, un Polonais, le Dr Babinski. Sa statue a été commandée au grand sculpteur Lewandowski, lui aussi d'origine polonaise.

— Une rue de Varsovie porte le nom du Maréchal Foch. Le nom du Maréchal Joffre sera donné à une autre voie. Il y a depuis longtemps dans la capitale polonaise une Place Napoléon.

— Une jeune artiste polonaise, Mlle Uminska, vient de partir dans une des colonies d'Afrique où elle soignera les lépreux.

— Les Polonais qui ont été nos frères d'armes sont aussi nos frères dans le travail. Chaque jour, on relève dans les journaux de telles nouvelles : A Nœux-les-Mines, 4 mineurs polonais ont été ensevelis par un éboulement. L'un est mort, les 3 autres sont blessés. — Aux mines d'Aleyrangues, Pierre Sojkow est tué, son frère Antoni blessé. — A Hayange, Stanislas Wroblewski est écrasé par une dalle. — A Bruay, Stanislas Zlobecki est enfoui sous un éboulement, Pierre Staniak l'est aussi à Vaziers. Le mineur Wesztowski, à la Raviscole, près de Tournon, est retiré d'un éboulement les jambes brisées. En retirant des obus du sol, dans le département de la Marne, Ignace Juszcak est si gravement blessé par un obus non éclaté qu'il meurt à l'hôpital après amputation des jambes. Et ainsi de

suite. A nous Français, de ne pas oublier les services rendus au péril de leur vie par les ouvriers polonais auxquels nous avons confié de si durs travaux.

— Des Américains ont établi à Zakopane une école de peinture et d'art décoratif, qui s'inspire de l'art populaire polonais.

— On peut déjeuner à Varsovie et dîner le soir même à Paris. La Compagnie Internationale de Navigation aérienne fait faire le trajet en 10 heures. On part à 4 h. de Paris pour être à Varsovie à 14 h. ; ou de Varsovie à 12 h. 26 pour être à Paris à 22 h.

— Un avion polonais a couvert le trajet Katowice-Vienne en 80 minutes à 258 kilomètres à l'heure !

— Nombreuses sont les personnes qui ont envoyé au Maréchal Pilsudski leurs vœux pour l'année 1932. Il n'en est cependant point, croyons-nous, qui aient présenté ces vœux d'une manière aussi originale que M. Unger, de Wielun, qui, pendant quatre mois, a eu la patience d'écrire en lettres microscopiques sur une carte postale de format habituel, le texte intégral de la Constitution du 3 mai, formant au total 8.587 mots. En plus de ce texte, la carte contenait aussi l'emblème national. Le seul inconvénient d'un pareil envoi, c'est qu'il fallait, pour déchiffrer le texte, se munir d'un verre grossissant de première qualité.

## Chopin à Paris

Vers la fin du mois de septembre, en 1831, un tout jeune homme s'en venait de Pologne à Paris.

Il avait à peine vingt et un ans. Il était frêle, gracieux, avec des manières aristocratiques et douces, et toujours très bien habillé. Il jouait du piano à la perfection.

C'était Frédéric Chopin. Il ne savait pas, en s'installant au quatrième étage d'une maison du Faubourg Poissonnière qu'il vivrait sa courte vie chez nous, et qu'il mourrait loin de sa patrie bien-aimée, après avoir écrit une œuvre immortelle.

Il avait quitté Varsovie, dix mois auparavant, après son premier concert, qui avait été son premier triomphe, et il avait été à Vienne, à Munich, à Stuttgart, pour achever ses études musicales auprès des grands maîtres de la musique. Dans cette dernière ville, il apprit que l'insurrection à Varsovie venait d'être brisée par les Russes. Sa douleur s'exprima dans l'admirable composition en Ut mineur, que l'on a appelée la Révolutionnaire.

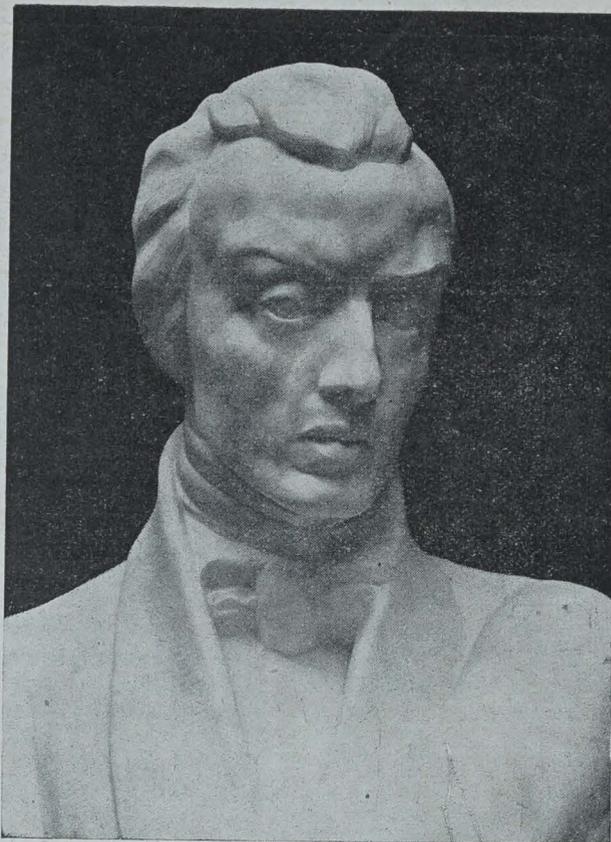
Le passeport de Frédéric Chopin portait : « se rend à Londres par Paris ». Mais Paris lui plut. Il s'y fixa. Il était enchanté de son petit balcon, qui lui livrait une large vue sur notre capitale. Il avait retrouvé chez nous plusieurs de ses compatriotes. Et bientôt, les salons français ouvrirent leur porte à ce jeune homme si distingué, si aimable, qui témoignait d'un prodigieux talent. Partout, il enchantait par sa gentille gaité, alternant avec des moments de profonde mélancolie. Un contemporain le dépeint ainsi :

« Un jeune homme pâle, triste, élégant, ayant un léger accent étranger, des yeux bruns d'une douceur incomparable, des cheveux châtain presque aussi longs que ceux de Berlioz ». Et Liszt, de son côté, écrit : « L'ensemble de sa personne était harmonieux. Son regard était plus spirituel que rêveur ; son sourire doux et fin ne devenait pas amer... involontairement on le traitait de prince ».

Il fréquente les théâtres, les concerts. Il organise un concert pour lui-même, salle Pleyel. On le fête, et son génie musical s'épanouit dans cette chaude atmosphère d'admiration et d'affection dont Paris l'entoure. Mais il ne cesse de penser à sa chère Pologne. Il se rappelle son enfance, à la campagne. Il lui semble entendre les chansons des paysans, leurs airs de danse.

Son cœur est percé de douleur en imaginant la Pologne asservie, douloureuse et muette. Il se met au piano, et compose des Etudes, des Valses, des Mazurkas, des Sonates, où la Pologne vit, chante et pleure...

Il y a tant d'âme dans ces compositions que tout le monde en France les joue. Mais on ne sait pas assez qu'elles sont marquées de l'empreinte polonaise et que pour bien les jouer, on doit de toute nécessité connaître les rythmes populaires de la Pologne.



CHOPIN

par J. Bohdanowicz.

Je vous souhaite d'entendre l'œuvre de Chopin jouée par des virtuoses polonais : Paderewski, le plus grand de tous, son élève Dygat, d'autres encore (la Pologne abonde en talents musicaux). Vous croirez entendre Chopin lui-même vous parler avec sa frémissante tendresse, son ardeur, sa déchirante douleur, sa ravissante fantaisie... Ces pages sont si profondes qu'on peut les entendre toujours sans jamais s'en lasser.

Vous connaissez tous au moins la Marche Funèbre. Elle est tellement belle, grave, triste et consolante à la fois, qu'aucune autre ne peut lui être comparée, et c'est elle qui accompagne le convoi de nos grands morts. Je l'ai entendue aux obsèques de Joffre, à celles de Foch.

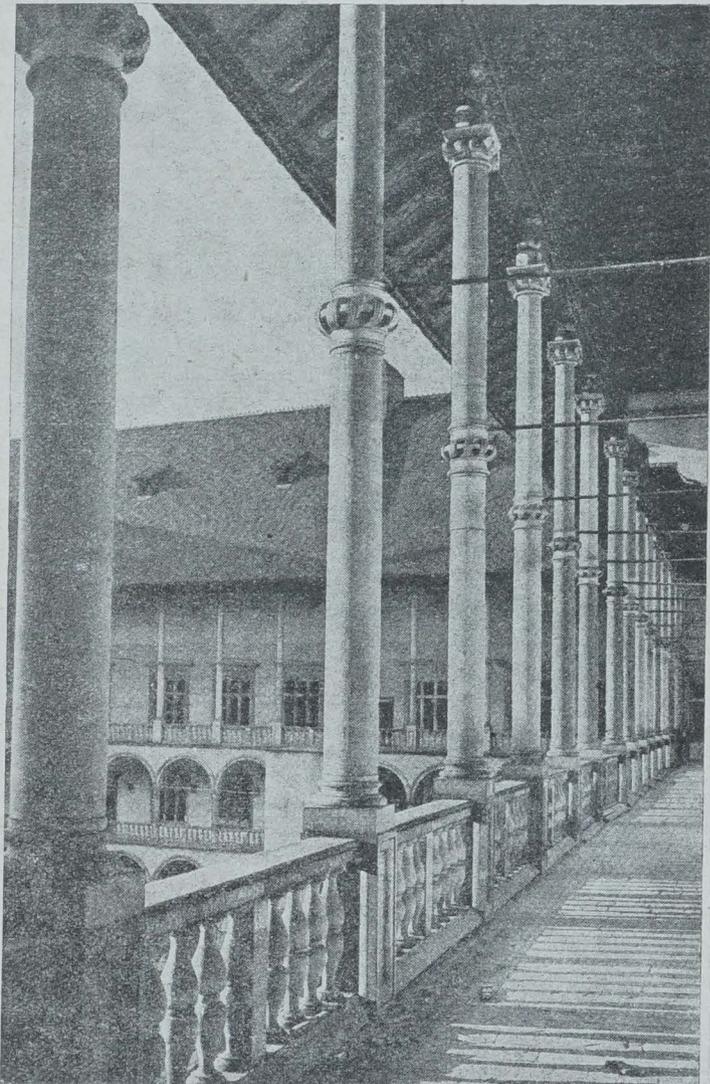
La tuberculose minait le pauvre exilé. Le sublime buste dont vous voyez ici la photographie le représente déjà rongé par la maladie. Il mourut, bien jeune, et il repose à Paris, au cimetière du Père-Lachaise. Selon sa dernière volonté, on mit dans son cercueil une poignée de terre polonaise.

Son cœur est dans l'église Ste-Croix, à Varsovie.



# Mon voyage en Pologne (1929)

(SUITE)



LA COUR DU WAWEL A CRACOVIE

Je vais humblement émettre un avis, lequel paraîtra peut-être un peu puéril, mais tel qu'il est, j'ose l'émettre, voilà tout... La cité à laquelle je compare Cracovie est située en France, en Gironde. Ce n'est pas tout à fait une ville, mais c'est plus qu'un village. Je dois donc « opérer » en respectant les proportions. Il s'agit de Saint-Emilion. A notre époque de records en tous genres, l'on peut avancer hardiment que Saint-Emilion fait montre de « performances archéologiques » extraordinaires. Dans ce genre d'idées, je pense que Cracovie peut concourir pour le championnat du monde !

On n'a pas renfloué ce vaisseau millénaire qui est resté presque intact au milieu de l'océan sans reflux qu'est le progrès.

La ville miraculeuse est entourée d'une ceinture verte : les « Planty » qui lui tiennent lieu de remparts. Ceux-ci n'existent malheureusement plus. S'ils étaient encore là, la Cracovie des Jagellon serait la sœur splendide de la Carcassonne de Viollet-le-Duc. 43 églises en font la Rome du septentrion ; et quelles

églises ! Leur aspect est si riant, si cordial ! Le froid dix-huitième siècle n'a pas cours là-bas. Cracovie à elle seule valait le voyage. Quand je pense au Wawel et à la cathédrale, je crois rêver et je ris en moi-même de la vogue — il n'y a pas d'autre terme — dont jouit le Dôme de Cologne. Si c'est en raison de ses dimensions, passe encore ; mais si c'est au point de vue artistique... que les admirateurs du Dôme aillent donc faire un tour à Krakow.

Je passai quatre jours seul à Cracovie. (Monsieur X. était allé voir sa famille aux environs de Varsovie). Je partageais mon temps entre l'admiration et la... dégustation. Je quittais mon hôtel, (l'hôtel de la Rose, s'il vous plaît) à 8 heures, le matin et je partais à l'aventure, dans la ville, tombant en arrêt devant chaque demeure où la vétusté s'alliait à l'originalité. Le « Sukiennice » m'attirait tout particulièrement et cela, je dois l'avouer, à cause de la « cukiernia » (pâtisserie) située sous les arcades. (1).

J'avais fait la connaissance d'un étudiant polonais. Nous décidâmes d'aller faire un tour dans les Tatry, proposition adoptée, comme bien l'on pense... à l'unanimité. Mon nouvel ami habitait rue Sainte-Anne, à côté de la bibliothèque Jagellonne. Nous nous mettons en tenue chez lui. Il a vite fait de revêtir son uniforme de « scout » ; puis, il emplit 2 havresacs (un pour lui, l'autre pour moi) d'une infinité d'objets pharmaceutiques : bandes Velpeau, teinture d'iode, eau oxygénée, etc. Nous en avons, je pense, pour un bataillon. Je lui demande : « Pensez-vous que l'un de nous va se tuer ? » Il hausse les épaules ; ...« Parce que, si nous devons périr tous les deux, il est peut-être superflu de se charger de ce bagage... inutile ? » Ce langage le fait bondir. « On voit bien que vous n'êtes jamais allé dans la montagne ! » Il regarde avec commisération mon pantalon, un joli pantalon de flanelle beige. « Et vous comptez aller dans le Tatry... avec ça ? » Je suis scandalisé pour mon pantalon. « Vous trouvez qu'il n'est pas assez chic ? » Il m'apporte alors des « knickerbokers » à lui : « Mettez-les, ils seront toujours assez longs ! » J'avoue qu'ils étaient un peu courts, mon compagnon mesurant quelque dix centimètres de moins que moi). Cependant j'entre dedans et c'est là le principal. Je pense avoir un aspect plutôt métèque, d'autant plus que j'ai, pour la circonstance, arboré un pullover aux couleurs électriques. (J'avais, bien entendu « oublié » mon chapeau à Bordeaux...)

Pour un zloty 80, si j'ai bonne mémoire, nous faisons un bon petit dîner à la « mlecarnja hygjeniczna » de la rue Jagellon. En sortant, il tombe une petite pluie fine, pénétrante. « Nous allons prendre le thé au buffet de la gare », me dit Tadeusz ; nous avons plus d'une heure devant nous avant le départ du train ». Arrivés là-bas, Tadeusz me dit : « Tiens, je vois Monsieur... » Il n'achève pas : un grand, bel homme vient à mon compagnon et lui serre la main. Tadeusz lui dit

(1) Comme les Français sont gourmands ! s'est écriée notre Directrice, à la lecture de cette phrase. Elle l'est aussi..... et elle a beaucoup fréquenté la dite pâtisserie.



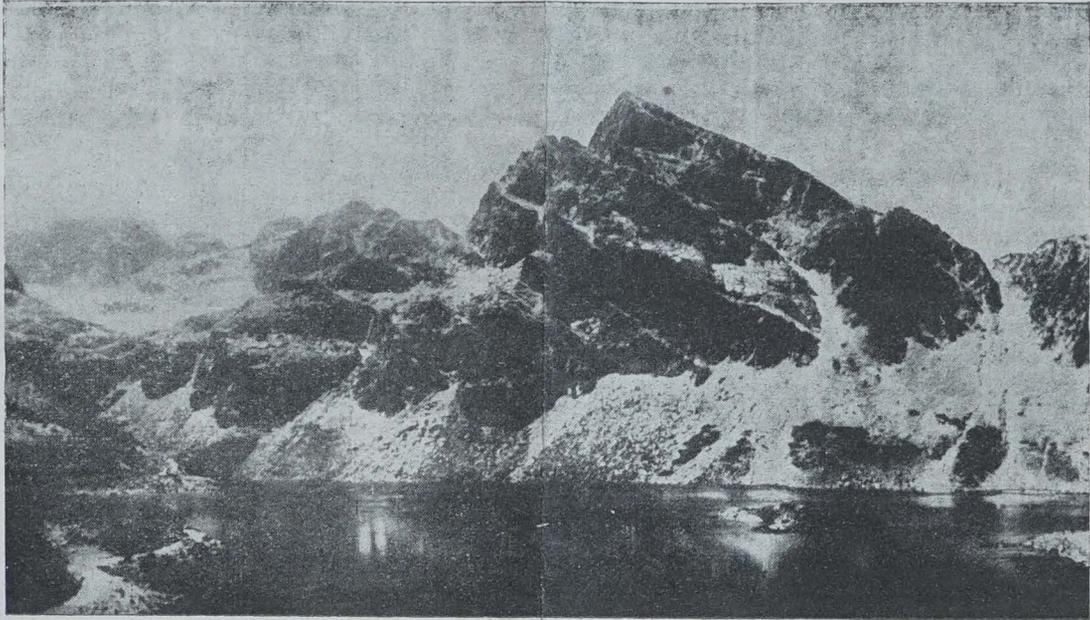
LES TATRY EN HIVER

quelques mots à voix basse en me désignant ; il a l'air de s'amuser beaucoup. La « connaissance » de Tadeusz se dirige alors vers moi et me dit en un français d'une pureté merveilleuse : « Il paraît, Monsieur, que vous avez déserté les rives de la Garonne ? » Et, comme je le regarde, plutôt ébahi, il se présente gaiement : « André B. de Calais, professeur de français à Cracovie. Venez donc prendre une tasse de thé avec votre ami ; nous parlerons du pays ». Comme il n'est pas allé en France depuis deux ans, les langues vont bon train. Au moment de nous dire au revoir, mon compatriote se met soudain à examiner mes pieds. « Vous allez dans les Tatry, vraiment ? — Mon Dieu... oui. — Vous connaissez les Pyrénées, bien entendu ? J'avoue que non... Et Bordeaux est situé ?... — A deux cents kilomètres de ces montagnes, je le confesse... — Au moins, vous n'êtes pas banal, vous ! s'exclame-t-il. Vous faites plus de quatre cents lieues en chemin de fer pour vous initier aux joies de l'alpinisme et vous allez rendre visite à Zakopane... avec des souliers à semelle-crêpe. Elle est bien bonne ! » Tadeusz qui s'informe de la raison de cette gaieté affirme à Monsieur B. avec le plus grand sérieux : « Je veillerai sur lui comme un père... ou une mère... »

De Cracovie à Zakopane, le train ne bat pas précisément des records de vitesse : Il doit faire une moyenne du vingt-cinq à l'heure. Je demande à Tadeusz s'il n'y a jamais de déraillement sur la ligne... Vexé, il s'abrite derrière le rempart du « Courrier de Poznan ». Il a fait une ample provision de journaux : « le Journal », le « Times », le « Wiener Tageblatt »... Nous avons de quoi lire jusqu'à cinq heures du matin.

Le jour commence à poindre. J'essaie de voir quelque chose, peine perdue : le train roule entre deux murailles à pic. Nous « entrons » dans la montagne... Sept heures : Nous voici à Zakopane. Tadeusz a deux soucis : le temps (il pleut toujours), et les vivres. Nous nous rendons à l'office météorologique des Tatry. Tadeusz consulte la notice « prévisions ». « Il va pleuvoir », me dit-il. Je lui réponds : « Il pleut déjà, mais qu'est-ce que cela fait ? — On voit bien que vous ne connaissez pas la montagne ! — Encore ! Mais, je ne demande qu'à la connaître, partons ! » Tadeusz n'est

pas très enthousiaste. Il s'occupe cependant du ravitaillement. Un ancien soldat de l'armée Haller nous vend du fromage, du chocolat, des citrons, du thé et du pain. Nos sacs sont bondés à présent, mais je ne récrimine pas, mon appétit étant un compagnon insatiable. Je n'oublie pas ma collection de cartes postales et j'en achète un stock. « Teraz, idziemy », dis-je à Tadeusz. Il ne pleut plus. Nous passons devant les somptueux hôtels du Bagnères-de-Luchon polonais. Nous disons au revoir aux petites sources cascadantes qui murmurent près de l'office météorologique. Plus de maisons. Nous allons à grands pas, le long de la route bordée de sapins. Après vingt minutes de marche, Tadeusz me dit : « Nous allons arriver à une bifurcation ; il y a un moulin, une scierie et une auberge. Nous tournerons à gauche et... vous verrez les Tatry ! » Il est tout joyeux. Bien entendu, c'est l'auberge que je vois en premier. Elle est construite en bois. Elle a l'air si avenant ! Tadeusz ne peut résister à mon coup d'œil suppliant. L'aubergiste, un fort gaillard d'une quarantaine d'années, vient s'enquérir de ce que nous voulons prendre. Tadeusz me laisse formuler mon désir. Il s'amuse toujours à me voir « nager » un peu d'abord, puis finalement m'en sortir. C'est alors que j'éprouve la plus grande surprise de mon voyage : L'aubergiste, avec un accent parisien, mais extraordinairement gavroche, me déclare : « Pas la peine de vous décarcasser, mon cher ami : je suis de Paname ! Eh oui ! je suis né faubourg Saint-Denis, et c'est pas des chansons. Evidemment, je suis Polonais, mais il n'est pas moins vrai que j'ai habité vingt ans la capitale, n'est-ce pas, maman ? » Une vieille dame, tout émue par ce rappel du passé, me parle de sa jeunesse : « J'avais trente ans quand mon mari et moi sommes allés vivre en France... ». Tadeusz est, je crois, aussi stupéfait que moi. Il y a quelque chose qui m'intrigue. Je demande à l'aubergiste : « A quoi avez-vous reconnu que je suis Français ? » Il rit : « Un peu à votre accent et beaucoup à cause de... » Il désigne mes souliers... (Décidément !) Il poursuit : « Vous n'êtes jamais allé dans la montagne ? » (Voilà bien l'éternel refrain !) « Vous ne doutez de rien, mais, tenez : acceptez ceci (il me tend une canne...). Je vous assure que



LE KOSCIELEC

c'est indispensable surtout à cause... des souliers ! »

Nous sommes enfin dans la montagne. Il pleut à torrents. La visibilité est nulle. Le sentier que nous suivons est terriblement argileux. Je fais souvent marche arrière, ce qui inquiète Tadeusz ; mais je ne m'en fais pas trop, je suis mon guide avec confiance. Ne me tient-il pas lieu de père... et de mère ? Il sait qu'il a charge d'âme : son visage en est empreint d'un sérieux inusité qui m'amuse et me touche à la fois. Je ne l'interroge pas sur ce que nous ferons en cas de mauvais temps : cela me paraît superflu, nous sommes trempés jusqu'aux os. Nous montons depuis deux heures. La pente est assez douce, mais, ô combien savonnée ! On ne voit pas à dix pas devant soi... Soudain, Tadeusz se retourne vers moi. Il me dit tranquillement : « Nous y sommes ». Je chante : « Mais où, mais où, mais où est-elle ? » J'ai bien fait d'en parler au féminin. C'est une maison qui se dresse brusquement devant nous. (Ce vieux cliché n'a rien d'exagéré en la circonstance). Un escalier taillé à même le roc nous amène devant la porte du refuge, car je suppose que c'en est un. Tadeusz me présente la maison : « *Schronisko Polskiego Towarzystwa Tatrzańskiego* ». Je suis enchanté de faire sa connaissance. Nous entrons. Une rivière s'attache à nos pas. Mon trench-coat pleure avec surabondance. J'examine la pièce où nous sommes entrés : elle est très grande, très simple, très propre : De longues tables en bois clair, des bancs. (C'est évidemment la salle à manger). Une bibliothèque, au fond. Aux murs, des cartes du Tatra, un énorme baromètre. A gauche, en entrant, un vaste comptoir. Tadeusz s'adresse à la jeune caissière qui préside aux destinées hospitalières et gastronomiques de la « *Hala Gąsienicowa* ». Il parle pour nous deux. La jeune caissière demande avec indifférence : « Monsieur est étranger, oui ? Votre passeport, s'il vous plaît. » Je le lui tends. « *Pan jest Francuzem !* » Elle n'est plus du tout, mais du tout indifférente. Bientôt, tout l'aimable personnel du refuge est au courant de la chose. On me fait fête. Cependant, il pleut toujours. Tadeusz qui va et vient dans la salle finit par prendre une décision : Il apporte un jeu de dames. Je le bats. Un jeune homme très sympathique s'intéresse à nos parties ; il me propose

un match. Je suis à mon tour battu et archi-battu !... Le soir, au moment de dîner, parmi les quelque trente hôtes du refuge, Tadeusz et moi comptons quatre amis — dont une jeune fille — la sœur du champion de dames. Nous disons : « *Nasze towarzystwo* » (notre Association) en parlant de notre compagnonnage. Nous avons d'emblée élu un chef : le docteur O... Il peut avoir de trente-cinq à trente-huit ans. Il est de carrure athlétique ; sa physionomie exprime un sang-froid peu commun. (Il en fit preuve dès le lendemain). Il possède de bonnes notions de français et, si son vocabulaire est restreint, du moins ne l'ai-je pas entendu commettre une seule faute de grammaire durant notre séjour au « *schronisko* ».

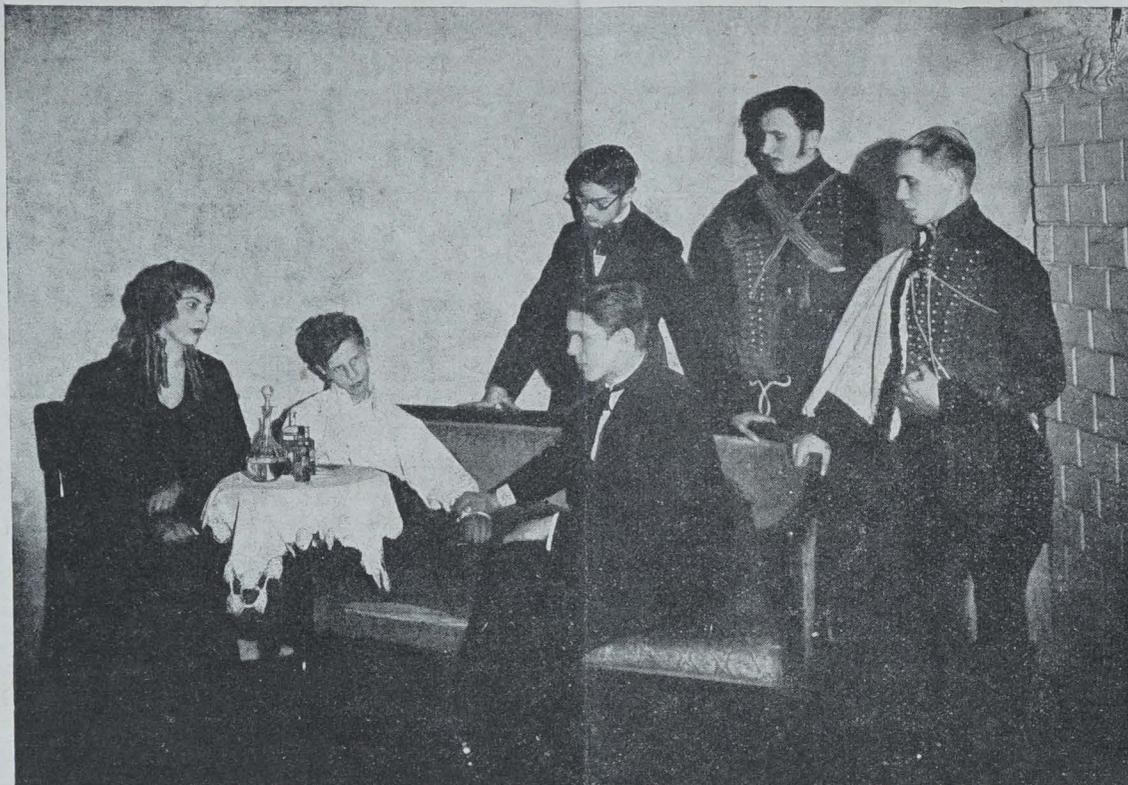
Les six membres du *Towarzystwo* sont réunis à table. Nous parlons un peu en français, un peu en allemand, beaucoup en polonais ! Mes constructions de phrases extraordinaires suscitent la gaieté de tout le refuge. La jeune caissière me déclare qu'elle va apprendre le français. Nous avons correspondu longtemps par la suite, mais, je l'avoue, uniquement en polonais.

Après dîner, nous jouons d'interminables parties de dames. A vingt heures, le président du *Towarzystwo* lève la séance : « Demain, lever à 6 h. 1/2 : première excursion, ascension du « *Swinica* ». Tadeusz, l'un des jeunes gens et moi couchons au second étage. « C'est comme à la caserne » déclare péremptoirement Tadeusz qui n'a pas dix-neuf ans. Nous avons des lits de camp. La chambre est mansardée, mais elle possède une qualité essentielle : la propreté. Elle est, de plus, de dimensions respectables. « Regardez », me dit Tadeusz, et il me désigne un œil-de-bœuf. Est-ce que je rêve ? J'aperçois un panorama de conte de fées baigné dans un clair de lune vraiment inattendu. L'horizon est barré par la silhouette gigantesque du « *Swinica* ». Le fameux « *Czarny staw* » (Etang Noir) brille étonnamment car la teinte qui lui a valu son nom s'est évanouie. « Demain, nous ferons l'ascension du *Mały Koscieliec* et du *Swinica*, m'annonce Tadeusz. Allons nous coucher, car nous ne sommes pas encore là-haut ! et il pointe le doigt vers le sommet du géant qui forme l'arrière-garde de ce paysage chaotique et surhumain.

(A suivre)

Roger-Noël MAYER.

# Lecteurs, Amis, Collaborateurs



UNE SCÈNE DE L'AIGLON  
interprétée par le Cercle français

## CHEZ LES AMIS DE LA FRANCE

Les élèves du Lycée Zuchowski, à Varsovie, ont formé sous la direction de Mme Petroff un Cercle Français que nous connaissons déjà bien, et qui accomplit des prouesses. Ne vient-il pas de jouer (en français !) des scènes de « l'Aiglon », d'Edmond Rostand ! Le poème de Madeleine Gauthey, sur Kosciuszko, et la lettre d'un ouvrier polonais : « Je t'aime, France », qui ont paru dans « Notre Pologne », ont eu les honneurs de la déclamation à la fête nationale du 11 Décembre.

## ECRIVONS-NOUS

Qui demande des correspondantes et correspondants polonais ? En voici : Les jeunes filles du Lycée Kinga, à Kielce. (Ecrivez à Mme Kaznowska, Plac Wolnosci, 6, KIELCE, Pologne). Envoyez-leur de belles cartes postales pour leur « Musée de la France ».

Joseph Morduchowicz, Gimnazj. im. Mickiewicza, à NOWOGRODEK, Pologne, et ses camarades (18 jeunes filles, 10 jeunes gens).

Thadée Redo (17 ans, sportif) et Zdzislas Zuchowski (même âge) tous deux au Gimnazjum Zuchowskiego Piekna 38, VARSOVIE.

Ignacy Jesman, Gimn. O. O. Jezuitow, rue Wielka 58, WILNO (Pologne).

Ignacy Budzisz, Gimnazjum meskie, WEHJEROWO, nous dit qu'un de ses camarades échangerait des timbres polonais contre des timbres français. Le pauvre garçon ne pourra suffire à toutes les demandes : il ne se doute pas que la philathélie est une passion terriblement développée parmi la jeunesse française !

Amis polonais, voulez-vous des correspondances françaises ? Ecrivez aux adresses suivantes :

Mlle Emilienne Charlet, 12 rue de l'Eglise, EPINAL (Vosges).

Mlles Madeleine Jacquel, Marie Varrey et Alice Didelot, à l'Ecole Supérieure de jeunes filles, EPINAL.

Pierre Pinel, Ecole Primaire Supérieure, CASTRES (Tarn).

Les élèves du Lycée Fénelon à Paris, dont voici les noms, transmis par leur professeur, Mlle Pollet :

### Mesdemoiselles :

Cochet, 118 Avenue Gambetta, Paris (5<sup>e</sup>).

Morillot, 23 rue de Vaugirard, Paris (6<sup>e</sup>).

Babet, 48 Boul. de l'Hôpital, Paris (13<sup>e</sup>).

Akverdoff, 8 rue Gay-Lussac, Paris (5<sup>e</sup>).

Walimann Gilberte, 59 rue Ramey, Paris (18<sup>e</sup>).

Ducet, 73 Boulevard de Sébastopol, Paris (2<sup>e</sup>).

Proubet, 55 Avenue Michel Bizot, Paris (12<sup>e</sup>).

Rosenwald, 3 bis Quai aux Fleurs, Paris (4<sup>e</sup>).

Cœuillet Madeleine, 21 rue Albert de Mun, St-Maur (Seine).

J. Barde, 48 rue de la Sablière, Paris (4<sup>e</sup>).

J. Labise, 61 rue de Choisy, Villeneuve-le-Roi (S.-et-O.).

P. Rosenheck, 10 rue Lacretelle, Paris (15<sup>e</sup>).

J. Coignard, 4 rue Rollin, Paris (5<sup>e</sup>).

Cornaille, 9 Avenue Philippe Auguste, Paris (11<sup>e</sup>).

Y. Barthe, 4 Boulevard de l'Hôpital, Paris (5<sup>e</sup>).

### et enfin :

M. Séguy, 42 rue St-Hubert, BORDEAUX.

M. Brown de Colson, 54 rue Croix de Séguy, BORDEAUX.  
(élèves de Mathématiques et Philosophie, au Lycée)

# L'Action des Amis de la Pologne



Panneau décoratif à leur stand de la Foire de Poznan